

AOÛT

Sa respiration a retrouvé un rythme rassurant. Plutôt agité en début de nuit, il dort maintenant paisiblement. Son souffle est rauque. J'ai déroulé la persienne de métal, mais laissé entre-ouverte la fenêtre du salon qui donne sur le trottoir. Émile aime bien entendre le bruit de la rue, même la nuit, quand tout est beaucoup plus calme, ça le rassure.

Depuis trois jours, il a perdu l'appétit. J'ai beau lui proposer un tas de choses à manger, il secoue toujours la tête en grimaçant. Pour l'empêcher de dépérir trop vite, je lui donne des petites bouteilles de suppléments alimentaires. Je varie ses plats en alternant les saveurs, vanille, fraises, chocolat.

Parce qu'il ne quitte plus son vieux lit de fer pliable, qui auparavant traînait au grenier, je prends maintenant mes repas assis près de lui. Ce soir, j'ai mangé un restant de spaghetti bolognaise et bu mon litron de vin rouge en lui parlant du temps splendide qu'il a fait aujourd'hui.

— Trente degrés au thermomètre, tu te rends compte, Émile ?

Il a grogné pour me faire comprendre qu'il avait bien compris. Émile ne parle plus. Son état de santé s'est dégradé dangereusement en moins de deux semaines. Tout dans son être s'est

déglingué. Il s'est mis à se défaire comme une pauvre fleur des champs dans les bourrasques sans merci de l'automne qui frappe à sa vie. Émile s'éteint sans espoir dans le calme de ma petite maison. Lui qui a toujours vécu à cent à l'heure, lui le caïd des bas-fonds de Montréal, lui jadis si solide, il est maintenant comme un petit oiseau sans défense, auquel je pourrais tordre le cou sans aucune difficulté. Ce n'est pas que j'en ai le goût, mais c'est plus fort que moi, j'y pense sans arrêt. Au fond, il est foutu et je pourrais lui éviter de souffrir si je le faisais. Peut-être que c'est ce qu'il me demande dans ses grognements.

Cette nuit encore je reste à son chevet, j'ai peur qu'il meure et je veux être à ses côtés si jamais ça arrive. De toute façon, je suis insomniaque et je n'ai rien d'autre à faire. Au moins, ça m'occupe.

Crapule, mon gros chat roux tout « cotonné », se frotte à mes jambes ; il sent bien lui aussi qu'il se passe quelque chose. La demeure si animée dans les derniers mois est maintenant sinistre, il doit sentir la mort qui rôde, ou quelque chose du genre. Il ne demande presque plus la porte. Le vulgaire chat de gouttière, le roi des pavés, qui a délimité son territoire sur toutes les poubelles du quartier, joue maintenant au chaton mignon, qui passe ses journées à ronronner et à réclamer mes caresses. Il a même cessé de mordre et de griffer. Il n'a qu'une idée en tête, aller se vautrer à côté d'Émile, tout près de son visage. Mais je l'en empêche. Émile a bien assez de difficulté à respirer comme ça. Je ne voudrais pas lui nuire d'avantage en permettant à une boule de poils sale de lui obstruer les narines, déjà que je me sens coupable quand je m'allume une Gitane et que je vois la fumée bleue l'enrouler insidieusement.

À cause de sa nouvelle habitude de se frotter partout la queue en l'air, Crapule a fait tomber le petit cadre doré qui trônait sur le bahut. La seule photo rescapée de la boîte de carton qui ramassait les moutons de poussière sous mon plumard s'est fracassée sur le linoléum. Sur cette photo il y a Denise, Tristan et moi. Moi, encore jeune, posant fièrement avec ma petite famille. Mon fils dans

les bras, je regarde ma femme les yeux inondés d'amour. C'était il y a longtemps, avant que mes petits délits ne deviennent de grandes bêtises. C'était bien avant que la somme de mes méfaits ne me condamne à quitter le Canada, mon pays d'adoption, pour me forcer à revenir en France, mon pays d'origine, pour un minimum de cinq ans.

Je ramasse les morceaux de verre, embrasse la photo et la fous dans un tiroir.

Émile bouge, essaie de se retourner, la sueur perle sur son visage. Je pose ma main sur son front. Machinalement. Pour vérifier s'il fait de la fièvre et le rassurer.

Sacré Émile, il n'a jamais été beau. C'est ce qui m'a frappé et fait peur la première fois que je l'ai rencontré, juste avant de travailler pour lui. Sa peau comme celle d'un lépreux. L'adolescent que j'étais avait eu un mouvement de recul.

Les crevasses sur son visage sont de plus en plus profondes. La vieillesse n'a fait que l'enlaidir. Pour le rafraîchir un peu, je le frictionne avec de l'eau de Cologne. Je lui parle à voix basse, ou plutôt je lui murmure des choses. Des phrases banales, comme une litanie, uniquement pour meubler le silence.

Je lui parle de Denise, ma femme, que j'ai rencontrée grâce à lui. Je lui rappelle combien il était craint dans le milieu. Combien les filles qui faisaient le trottoir pour lui l'appréciaient. Je le remercie aussi d'avoir été un peu mon père spirituel, un guide qui a éclairé à sa façon la noirceur de ma vie, mon bâton de jeunesse. Ce n'était pas ce qu'il avait fait de mieux, mais au moins il l'avait fait, avec les moyens du bord, par amitié. Et ça, ça compte beaucoup.

Je débarrasse Émile de sa veste de pyjama. Je masse ses bras et son torse. Je n'éprouve pas de pudeur ou de honte à toucher son corps trop maigre. Il ne lui reste que la peau et les os. J'aimerais que l'eau de Cologne lui fasse du bien, qu'elle lui redonne un peu de vigueur.

Il grommelle. Ses muscles se relâchent. Ses dents claquent en se desserrant, émettent un son qui me rappelle les vieux téléviseurs

quand on les mettait en marche. Sa bouche s'entrouvre, son souffle ralentit. On dirait qu'il dort. Je pose ma main sur son épaule et le secoue un peu pour essayer de la faire réagir, sans succès. Je dois me rendre à l'évidence, même si je n'ai aucune notion en médecine, je comprends qu'Émile vient de tomber dans le coma.

Pour combattre ma soudaine solitude, ma peur de le voir partir, pour effacer les ombres inquiétantes qui tout à coup se sont mises à courir sur les murs, je me mets à parler, mais cette fois bien clairement, à voix haute. Crapule profite de mon état de choc pour sauter sur le lit et se coucher en boule tout contre Émile. Je le laisse faire. J'allume une cigarette et je plonge dans les souvenirs des deux derniers mois que je viens de passer avec lui.

JUIN

J'avais fait la paix avec ma vie. Des jours meilleurs étaient enfin arrivés, je connaissais une bienfaisante accalmie. Après avoir traversé de longs mois d'hiver, je ressentais désormais un certain printemps ; la rivière de mes remords retrouvait son lit.

Je n'avais pas été un ange, j'en convenais, et je me rendais compte de toutes les erreurs commises. Ce retour à la case départ dans mon pays natal m'obligeait à une prise de conscience et me permettait d'affronter mes démons. J'avais fait le ménage, chassé la poussière qui embrumait mon cerveau, m'étais confectionné un petit nid dans cette maison bancale du nord de la France. Je faisais même de l'activité physique. Je m'étais acheté un survêtement Adidas et une paire d'espadrilles à grosse semelle, et deux à trois fois par semaine, je vissais une clope à mes lèvres et je partais courir dans les rues de mon quartier. J'y allais à mon rythme, sans trop forcer la machine, deux ou trois kilomètres, quelquefois plus, quand je me sentais vraiment en forme.

D'accord, je n'avais pas de boulot stable, je fumais et buvais encore beaucoup trop, mais au moins, je menais une vie de bon citoyen. Je tenais mon logement dans un état presque convenable, je sortais mes poubelles tous les lundis matin et je ne gaspillais pas

mon chèque de sécurité sociale aussitôt encaissé. On ne peut pas dire que je faisais des économies, mais j'avais quand même une petite réserve, au cas où. Au cas où, dans cinq ans, une fois libéré de ma condamnation à l'exil, je déciderais d'aller faire une petite visite à mon frère à Vancouver. Puisque mes parents étaient morts, que j'étais officiellement divorcé, que je n'avais plus aucune nouvelle de mon fils, il ne me restait que mon frère. On s'écrivait quelques fois en se promettant de se voir bientôt, lui quand il trouverait le temps, et moi quand je le pourrais.

En regardant en arrière, je me rendais compte du chemin parcouru. Des efforts que j'avais dû faire pour m'en sortir indemne psychologiquement, tout seul comme un grand, sans avoir recours à une thérapie à la con. Il aura fallu que je passe de longs moments recroquevillé dans mon lit, sans lumière, dans le silence, pour pouvoir faire face à la musique : l'opus lancinant des regrets, un perpétuel air monotone et déprimant. Dangereux pour mon équilibre mental. Il aura fallu que dans un geste empreint de folie, je réussisse à fracasser une partie de mon passé, que j'efface les dernières images néfastes qui me hantaient sur les parois d'une vie à subir, d'une vie à finir. J'avais presque réussi à ne plus penser à cette accusation de tentative de meurtre qui me collait à la peau comme de la glu. Je me répétais, pour m'en convaincre, que j'avais été obligé de me défendre, que ce n'était qu'un malheureux coup de poing qui avait offert à un moins que rien un aller simple vers les vapes comateuses de l'hémorragie cérébrale. J'étais presque bien, disons fonctionnel, assez fonctionnel pour espérer un nouveau départ, une espèce de résurrection. Émile a choisi ce moment pour débarquer dans ma vie.

Sitôt arrivé à Roissy-Charles-de-Gaulle, il a sauté dans le premier train en direction du Nord, sans même prendre le temps de respirer l'air de Paris, sans même essayer d'apercevoir le bout de la tour Eiffel, lui qui avait toujours rêvé de la voir « en vrai » un jour. Les découvertes, c'est avec moi qu'il voulait les faire. À ce moment, le plus important pour lui était de me retrouver.

Sans avoir reçu de diagnostic médical, Émile savait que ses jours étaient comptés, et depuis un bon bout de temps déjà. Il avait profité d'un certain regain d'énergie pour boucler ses valises et venir finir sa vie avec moi. Son copain.

C'est étrange, mais sur le coup, je n'ai pas été surpris de tomber face à face avec lui en me retournant quand il m'a touché l'épaule dans la rue. On ne s'était jamais donné de nouvelles, je ne savais même pas s'il vivait encore, et pourtant je l'ai accueilli comme si je l'attendais. Comme si on s'était quittés la veille. Pour lui, ça a été pareil. Nous n'avons pas vraiment manifesté d'émotion. Il n'y a pas eu d'accolade, juste un petit sourire. On s'est regardés et on s'est dit salut en se serrant la main. Je l'ai débarrassé de ses valises et je l'ai invité chez moi. On s'est installés dans la cuisine, j'ai sorti une bouteille de vin blanc frais, déposé deux verres sur la table avec un bol de noix de Grenoble, et là, seulement là, je me suis mis à brailler comme un bébé. Les vanes ont cédé.

À travers mes yeux embués que je séchais avec la manche de ma chemise, j'ai vu qu'Émile souriait. Alors que je me ressaisissais, il m'a demandé une cigarette.

— Ça fait plus de dix ans que j'ai arrêté de fumer et y a pas une journée qui s'écoule sans que j'aie envie d'en griller une. Y a pas une nuit où je rêve pas que je fume une cigarette d'un seul coup. J'pense que le moment est venu de me payer la traite, disons, pour fêter nos retrouvailles.

J'ai allumé deux Gitanes et lui en ai refilé une. Émile s'est mis à tirer dessus avec une telle vigueur qu'elle s'est consumée en à peine trois bouffées. À cause de ses fines lèvres bleuies par la vieillesse, ses petits yeux creux et vicieux et sa peau galeuse, je ne pouvais pas m'empêcher de voir en lui les crapauds que je faisais fumer de force lorsque j'étais gamin. Il avait une vraie tête de gargouille. Cette fois-ci, c'est moi qui ai souri.

Émile a fumé trois cigarettes d'affilée, je l'ai accompagné par politesse. À ce rythme-là, on allait manquer de tabac avant

longtemps, et de vin aussi. Sans que je m'en rende compte, on venait de siffler trois bouteilles.

Pour qu'il soit plus à l'aise et qu'il puisse avoir une certaine intimité, j'ai installé Émile dans ma chambre. Je me contenterais du canapé dans le salon, après on verra. De toute façon, pour le peu d'heures que je dormais dans une nuit, le divan du salon me convenait parfaitement. C'est donc assis sur le canapé à l'écouter ronfler comme une locomotive que j'ai passé la première nuit avec mon nouveau colocataire, en me demandant ce que j'allais bien pouvoir faire avec lui. Émile représentait une bouche de plus à nourrir, pas que je sois radin, mais nous allions devoir nous arranger avec mon petit revenu.



J'ai préparé le café. J'aime bien préparer le café. À cause de l'odeur. J'ai aussi sorti les confitures et mis du pain à griller. Encore une belle journée. La fenêtre ouverte laissait déjà entrer une douce chaleur et, bien entendu, les oiseaux chantaient. J'ai entendu Émile se lever au moment où mon chat grattait à la porte pour rentrer. Crapule passe toutes ses nuits dehors, été comme hiver. Je ne sais pas pourquoi ; j'ai déjà lu quelque part que les chats aiment la chaleur et le confort, mais pas lui, il faut croire.

À entendre le puissant jet qui martelait l'eau de la cuvette, je me suis dit qu'Émile n'avait certainement pas de problème avec sa prostate, c'était toujours ça de gagné.

Il s'est présenté dans la cuisine accoutré d'une chemisette turquoise et d'un short trop grand pour lui. Ses orteils dépassaient de ses sandales en cuir brun. J'ai pensé à la chanson de Bécaud qui dit « Les slips trop courts, les shorts trop longs » et je me suis retenu d'éclater de rire. Émile avait une de ses valises à la main. J'ai cru qu'il avait déjà décidé de partir, que sa visite avait vraiment été de courte durée. Du coup, j'ai aussi égoïstement pensé que j'allais récupérer ma chambre.

Des liasses de billets de banque remplissaient la quasi-totalité de la valise qu'Émile a ouverte sur la table. Tout un tas de gros billets soigneusement attachés et disposés en paquets qu'il caressait en me regardant.

— Voilà! Tout cet argent, c'est pour qu'on se paie du bon temps. Ça te tente-tu?

Tout ce fric m'a carrément donné un coup de chaleur, m'a littéralement grisé. J'ai encore une fois regardé Émile avec son étrange accoutrement de vacancier qui n'a pas l'habitude de prendre des vacances, cette espèce de déguisement d'un type qui sortirait tout droit d'un asile psychiatrique, et j'ai eu envie de jouer le jeu, de répondre à son invitation de nous payer du bon temps. De rire un bon coup. Pour une fois. J'étais si énervé que je me suis mis à parler rapidement, voulant tout dire en même temps:

— Si on commençait par aller acheter des cigarettes? Je t'amène au Center, en Belgique. C'est à dix minutes de marche et c'est le meilleur endroit pour le tabac. Les cigarettes sont moins chères qu'ailleurs et le choix est impressionnant. Tu vas voir! Tu me laisses le temps de me préparer? Si tu veux, je vais aussi en profiter pour te faire faire le tour de mon quartier.

Entre mes trois paires de pantalons, j'ai choisi mes bruns en velours côtelé. J'ai pris les ciseaux de couturier que mon père m'avait légués en me recommandant de ne jamais les utiliser pour couper autre chose que du tissu, et d'un trait net et précis j'ai coupé mes pantalons juste en dessous des genoux pour en faire des bermudas. J'ai enfilé mes chaussures de course sans chaussettes et passé un t-shirt un peu trop moulant – celui avec une publicité de détersif dessus – que je gardais pour repeindre mon appartement, sauf que je n'avais même pas encore acheté la peinture. J'ai pris mes verres fumés sur la table de chevet et les ai posés en diadème dans mes cheveux.

— On y va?

Émile était aux chiottes en train de vomir son petit-déjeuner. À travers la porte, je l'entendais se vider avec une telle force que je

me demandais si je ne devais pas appeler les secours. Le temps que je jongle avec cette idée, le voilà qui ressortait en s'essuyant la bouche et en me demandant une cigarette.

— T'aurais pas aussi un petit remontant ?

— Allez, en route Émile, on se payera un rhum au bistro.

Si on commençait à boire tout de suite, je me connais, on ne bougerait plus de la maison, et puis j'avais besoin de bouger, parce qu'il faisait beau et que j'étais content.

Pour l'encourager à me suivre, je lui ai parlé de Ti-Louis, qui sortirait sur le trottoir dès qu'il nous entendrait refermer la porte derrière nous.

Ti-Louis me rappelle ma mère, ma pauvre mère à qui j'ai fait tant de peine, causé tant d'inquiétude, fait passer de si longues nuits blanches. Ma mère dont je ne peux me rappeler qu'avec un verre de vin à la main, soucieuse, essayant de raccorder les morceaux d'une vie qu'elle n'a pas eue facile, qu'elle a vécue en faisant de son mieux, qu'elle a dû avaler à petites gorgées pour éviter de s'étouffer, qu'elle a dû noyer d'alcool pour éviter de se noyer elle-même. Maman.

Ti-Louis, «Ti-Wi» comme il se présente lui-même, je le connaissais bien avant de le rencontrer parce que ma mère nous en avait déjà parlé, souvent. Quand, après un bon repas, elle se laissait emporter par la griserie du vin, qu'elle retournait dans son passé et nous racontait des histoires. Parfois, c'était pour se faire plaisir, pour retrouver un peu de sa jeunesse, mais d'autres fois, c'était pour nous faire part de cette époque tragique qui l'avait marquée au fer rouge. La Seconde Guerre mondiale. L'évacuation de masse où la quasi-totalité des habitants de la ville s'était retrouvée sur les routes pour fuir les troupes allemandes qui approchaient.

C'est durant ce tumulte que maman avait connu Ti-Louis. Les deux familles, celle de ma mère et celle de Ti-Louis, s'étaient rencontrées pour faire le voyage ensemble, avec comme but d'essayer de rejoindre l'Angleterre. Un exode de courte durée, rebroussant

chemin avant même de rejoindre Dunkerque à une centaine de kilomètres de leur point de départ, l'ennemi étant déjà au rendez-vous. Le père de Ti-Louis qui avait eu un malaise et avait rendu l'âme dans la charrette d'un charbonnier qui les ramenait à la maison. Ti-Louis qui n'avait pas pleuré, qui était resté sur les genoux de son papa, la tête collée sur son torse. Après, il y avait eu l'occupation, les quatre ans de disette. Joséphine, la maman de Ti-Louis, qui avait fait de son mieux pour garder le cap et tenir maison, toute seule pour s'occuper de son gosse. Jusqu'à ce que les yeux d'un soldat de la Wehrmacht lui fassent retrouver son envie de vivre et sa féminité en lui faisant perdre la tête. Une histoire d'amour qui s'était terminée dans la honte, à la libération quand quelques freluquets de la résistance avaient rasé et condamné cette dernière devant un tribunal de fortune pour avoir couché avec l'ennemi. La nuit venue, Joséphine et son enfant quittaient la ville sans laisser d'adresse. Depuis, ma mère ne les avait jamais revus.

Après tant d'années, par hasard, Ti-Louis est maintenant mon voisin. C'est un vieillard édenté avec des yeux d'enfant. De sa voix éraillée, il répète sans arrêt «Trois ti coups touillés». Ti-Louis laisse aussi parfois échapper des mots en allemand et, étrangement, ces mots sont compréhensibles, contrairement à ce qu'il essaie de nous dire en français; Ich liebe dich, Wie geht's.

Cet homme âgé n'a pas grandi, il a environ cinq ans dans sa tête et il est fasciné par tout ce que je fais. Que je sois dans ma cour en train de sarcler mon minuscule potager, ou que je sorte faire des courses, aussitôt qu'il m'entend, il accourt. Comme un petit chien fidèle. Avec sa maigreur, son teint gris comme le trottoir, ses cheveux rasés et ses oreilles décollées, on dirait un rescapé des camps Nazis. Ma mère dirait qu'il ressemble à Buchenwald. Quand je jardine, il passe son nez à travers le grillage de la clôture métallique et m'observe. Je lui fais la conversation en lui refilant une carotte ou des pois verts. Je lui pose des questions, mais je ne comprends jamais les réponses. Il s'exprime dans un drôle de dialecte où les consonnes et les voyelles sont mélangées. Devant sa